

Philippe MARTIAL

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-359-3962-5**

© Philippe MARTIAL - 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

A ERATOSTHENE d'Alexandrie.

*Au prince de la Science,
à l'esprit éminent qui,
trois siècles avant notre ère,
imagina les méthodes propres à calculer
le rayon du globe terrestre,
ainsi que la distance de la terre au soleil.*

Et à Irvin YALOM.

AVANT-PROPOS

LES SEPT MERVEILLES : ce titre ambigu, faut-il le dire ? ne juge en rien la prose qu'il annonce. Comme on sait, l'expression désigne les monuments les plus fameux de l'Antiquité ; n'étant ici que des prétextes, ils servent tout au plus de sites à des dialogues.

Parmi les pages que l'on va... peut-être... un peu lire, beaucoup heurteront les belles âmes : elles y verront l'œuvre d'un sceptique. Sinon d'un triste mécréant.

Je ne suis pas un esprit fort : je sais trop mes faiblesses. Mais, tel qu'il est, cet esprit ne peut accepter ce qui lui vient sans preuve, par les voies du seul langage. Je ne peux croire sur parole.

Je confesse que bien des choses de la Foi m'irritent. Ainsi, je n'aime pas les contes qui voilent les vrais commencements de la secte chrétienne. Comment se fier à des récits visiblement falsifiés, où la fiction domine, où la légende foisonne en toute impudence, où l'on heurte un « miracle » à chaque pas ?

L'Église a fait tout ce qu'elle a pu, c'est-à-dire beaucoup, pour cacher les débuts de son expansion et les circonstances de son triomphe ; et surtout elle dissimula avec art ce que fut, aux premiers siècles, le fanatisme de ses zéloteurs : ils ont détruit, brûlé, massacré... Avec une fureur dont les *talibans* d'aujourd'hui donnent une idée. Aussi, forçant sur le pieux mensonge, l'Église a mis en avant ses

« martyrs », pour faire oublier les victimes de ses propres persécutions.

Elle s'est tellement efforcée de faire disparaître ce qui risquait de révéler l'histoire de ses origines, qu'il est impossible ou presque de ruiner les fables, par quoi elle sut la remplacer ; et que des générations et des générations d'historiens, dont beaucoup de bénédictins, de dominicains et de jésuites, ont ressassées, durant des siècles.

Mais elle n'a pas été en mesure de tout éliminer, et pour une raison inattendue : très tôt après la disparition de Jésus, Paul de TARSE, dit Saint PAUL, met déjà en garde contre les *faux prophètes* qui se réclament de Jésus ; autant dire que très vite ont fleuri des sectes concurrentes, qui entrèrent bientôt en conflit ; chacune se réclamait de son propre Evangile. Le nombre de ces sectes est à peine croyable, une soixantaine ! Or, elles s'invectivaient et se dénonçaient ; les documents relatifs à ces conflits n'ont pu être tous détruits.

Cette disparate de sectes fut une chance, car elle sauvegarda un minimum révélateur d'information sur la diversité des sources et des traditions.

L'Eglise, elle-même, resta longtemps divisée en patriarcats violemment concurrents ; aussi, lui fallut-il plusieurs siècles pour parvenir à mettre d'accord les principaux de ses membres, sur l'essentiel des textes sacrés fondamentaux ; elle élimina peu à peu la plupart des « Evangiles » en cours, qu'elle déclara « apocryphes », pour n'en retenir que quatre, les « canoniques ». Comme leur rédaction est ancienne et qu'ils n'ont pas la même origine, ils sont loin, quoique probablement censurés, de s'accorder en tout.

En outre, subsistent des documents qui ont échappé au feu ou que le hasard a sauvés.

Depuis quelques années, des chercheurs les exploitent : on observe alors que le christianisme ne s'est pas imposé facilement ; il dut vaincre, faute de convaincre ; les seules perfections et suavités évangéliques n'ont pas suffi ; la violence y suppléa, car la résistance des incrédules dura deux ou trois siècles.

Cette opposition était pourtant loin d'être facile, car les politiques avaient fini par mesurer l'assistance que la nouvelle religion pouvait leur procurer, pour mieux assujettir et dominer. Telle qu'elle était, toute faite d'obéissance et de résignation, elle favorisait admirablement leurs desseins.

Alors les Césars s'avisèrent de la mettre à leur service. Quel instrument admirable ! C'est un grand avantage pour un prince, « *Lieutenant de Dieu* », que d'assurer l'unité spirituelle de ses peuples ; que de culpabiliser ses sujets, pour mieux les tenir, par une morale trop rigoureuse ; que d'exiger la soumission absolue due à *l'Oint du Seigneur* ; que de conquérir des terres, au motif sacré de répandre la vraie Foi...

Exploitant le christianisme avec système, Constantin, Théodose et surtout Justinien instituèrent le modèle même du régime totalitaire.

Jésus fut mauvais prophète, pour n'avoir pas prévu que ses préceptes généreux tourneraient mal et que sa loi d'amour se changerait vite en impitoyables moyens de gouvernement... Sous prétexte de fidélité au Message, le concept d'*hérésie*, peu répandu dans le monde gréco-romain, devint, dans les mains du Pouvoir, une arme redoutable : quoi de plus commode à brandir, dès lors qu'une nuance sur un point de doctrine, une ombre de divergence, un rien verbal, autorise à se débarrasser d'un adversaire par le bannissement ou la mort. (La leçon ne s'est jamais perdue : en d'autres temps, le « déviationnisme » servit beaucoup !)

On sait peut-être que la secte chrétienne, à l'instar de bien des sectes, fit une fortune rapide. Aussi le pouvoir religieux devint-il l'enjeu de batailles féroces entre évêques établis ou prétendants, qui s'accusaient mutuellement des pires errements sur la *substance* du Père et du Fils... Les sièges apostoliques d'Alexandrie, Constantinople, Antioche et Rome se disputaient la prématie, à coup de théologies adverses. Les polémiques s'envenimaient... Garant de l'ordre dans l'Etat, César s'en mêlait : il fallait trancher : Dieu était décidé par scrutin en concile. Et le monarque n'oubliait pas les prélats complaisants.

Mais le désordre était tel et dura si longtemps qu'il fallut multiplier les conciles, avant d'aboutir à une doctrine commune.

Nombre d'aristocrates, ainsi que l'élite des lettrés et quelques autres, ont longtemps regimbé, longtemps, jusqu'au moment où il fallut se convertir, c'est-à-dire faire semblant, puisque c'était la condition sine qua non de toute carrière. De toutes les carrières, la plus sûre est celle de l'*hypocrisie*. Dans les siècles des siècles...

Deux ou trois de mes petits récits font allusion à la résistance antichrétienne. Je me suis mis, comme on dit, « dans la peau » des païens récalcitrants de ces temps-là ; désolés ou furieux, ils voyaient, se répandre et vaincre, souvent par les pires contraintes, une religion qu'ils méprisaient, comme Augustin confesse qu'il faisait lui-même, avant le coup de foudre de sa conversion.

Un incroyant du III^{ème} ou du IV^{ème} siècle ne portait pas sur la nouvelle religion, sur les articles du Dogme et sur les Écritures saintes qui le fondent, le même regard que nous. Car nous ne les *voyons* pas, tous tant que nous sommes - et même les agnostiques et les athées - tellement nous avons, depuis deux millénaires, l'habitude de les vénérer. Et de les valoriser sans réserve. Nous donnons une importance démesurée à des textes qui, avant le triomphe de l'Église, paraissaient barbares ou puérils.

Un œil qui *désacralise* voit tout autrement... C'est ce regard autre, ce regard non prévenu, ce regard vierge des Anciens, que j'ai voulu restaurer.

Dans un duo de personnes distinguées, les échanges de propos se devraient de n'être jamais bêtes ; attribuer à des êtres de fiction ce qu'on écrit est un procédé connu dont la fin, trop facile, est de disculper l'auteur. Mais il a beau se cacher derrière ses figures, les sottises sont bien de lui.

Faut-il donc m'imputer tout ce que disent mes personnages ? Pas vraiment et pas tout. Tantôt, il arrive que j'aie envie d'un porte-parole et prête mes ombres d'idées à quelqu'un de ces héros. Le plus souvent, je ne parais pas, même déguisé ; je m'amuse... Au fil des lignes, sans me gêner, j'alourdis ou force le trait ; de telle sorte que l'outrance ridiculise un Ariste ou un Phèdre, dont il me plaît de dénoncer, par exemple, l'élitisme ou tout autre préjugé avantageux ; mon Alexandre confond quelque peu l'orgueil et la vanité ; Philippe, son médecin, est un flagorneur ; Empiricus, un pédant... Je ne résiste pas à me moquer d'un personnage : autant dire de moi-même.

AVERTISSEMENT

Tout n'est pas historique dans ces sept petits récits ; loin de là ! L'eussé-je même souhaité que je n'y fusse pas parvenu : puisque, déjà au moment de saisir une plume, j'avais à choisir entre des reconstitutions qui se disent « scientifiques », mais qui ne s'accordent pas entre elles ; elles proposent des versions dont la *possibilité* est égale, mais dont la *probabilité* l'est beaucoup moins. Sans que l'évidence invite à trancher ; comment choisir ? Toute préférence est suspecte ; en l'espèce, juger c'est préjuger.

Je n'ai donc pas composé ces fictions pour séduire les historiens professionnels ; elles déplairont fortement à certains, à supposer qu'ils y mettent jamais le nez, car elles s'opposent aux présupposés idéologiques que je décèle aisément dans leurs travaux. Je leur abandonne d'être suffoqués par mes conscientes approximations.

Je confesse quelques abus ; ainsi je feins d'ignorer que le Colosse de Rhodes, érigé en 350 avant notre ère, avait été fort malmené par un tremblement de terre, à peine un demi-siècle plus tard ; contrairement à ce que prétend l'un de mes personnages, aucun évêque chrétien ne pouvait donc former le dessein de mettre à bas ce monument, puisque c'était déjà largement fait. Ce Colosse ne figure dans mes historiettes que pour correspondre à l'une des *merveilles*, au chapitre V, dans la succession des titres : il y représente

symboliquement tout ce qui fut anéanti par les zélateurs chrétiens de ces temps-là.

En revanche, le dernier dialogue s'efforce de suivre, autant que possible, ce qui est à peu près hors de doute, dans les violences qui agitèrent Alexandrie, en 415 de notre ère, quand la populace chrétienne massacra Hypatie, célèbre philosophe, astronome et mathématicienne.

Grâce à Socrate, un historien chrétien - qui relata ce forfait, sans doute pour discréditer, en le révélant, les zélateurs d'un parti chrétien adverse - nous avons connaissance d'un crime qui eût pu, de façon systématique, être sciemment tu ou nié, et demeurer à jamais absent de l'Histoire ; quoi qu'il en soit, tout laisse à penser que cet acte sauvage fut très probablement perpétré à l'instigation du patriarche Cyrille (376-444) dont l'Eglise eut l'audace de faire l'un de ses Pères.

Elle l'a canonisé, bien qu'il n'ait pas fait preuve d'une totale orthodoxie théologique : il montra, dit-on, quelque réserve devant la thèse qui deviendra le dogme, en 451, lorsque le Concile de Chalcédoine attribua au Christ une double *nature* en une seule *personne*.

La gloire de Cyrille est d'avoir victorieusement combattu Nestorius, patriarche de Constantinople, finalement déposé pour hérésie par le concile d'Ephèse, en 431, après une martiale intervention de Théodose.

On peut aussi faire un mérite à Cyrille d'avoir eu la plume féconde, du moins en apologétique : personne n'a oublié ses contributions à la pensée universelle, car il l'a enrichie de traités sûrement indispensables : « *De l'adoration en esprit et en vérité* » ; « *Sur la Foi* » ; sur le « *Mystère de l'Incarnation* » ; un « *Commentaire sur Isaïe et les douze petits prophètes* » qui s'imposait ; un autre qui manquait lui aussi « *Sur l'évangile de Saint Jean* » ; en outre, ce penseur a donné une explication allégorique des

récits de Moïse, intitulée « *Les Glaphyres* », mais aussi le « *Trésor* », qui combat l'hérésie de l'arianisme, et « *Anathématisme* », celle des Nestoriens.

On ne s'étonnera pas que Cyrille ait également composé une « réfutation » du « *Contra Galileos* », texte anti chrétien de l'empereur Julien, dit l'Apostat, dont la version complète a disparu. Or pour combattre Julien, Cyrille le cite abondamment. Par là même, il nous a conservé, sinon l'intégralité, du moins une grande partie d'un écrit historiquement précieux, dû à l'un des souverains les plus injustement décriés de tous les temps.

Le cas n'est pas unique ; bien au contraire ! Alors que la prose bien-pensante des Pères et Docteurs nous est parvenue quasi intégrale, nous n'avons pas grand-chose des nombreux écrits anti chrétiens. Seuls subsistent les phrases ou les brefs passages que choisissent les polémistes religieux, afin de les réfuter.

Les historiens croyants imputent volontiers la ruine d'une grande partie de la littérature antique aux barbares ravageurs. Mais comment expliquer cette disparité idéologique dans la survie des œuvres ? Les incendies de bibliothèque eussent aussi bien carbonisé Cyrille que Julien, Eusèbe que Proclus, Jérôme que Sapho, Augustin que Sextus Empiricus... Le feu ne sélectionne pas, sauf quand il est dirigé.

I

LES PYRAMIDES

1352 avant notre ère.

Au sein d'une des pyramides de Giseh, une chambre connue du seul clergé abrite la rencontre secrète des deux plus hauts dignitaires religieux de l'Égypte : L'un est l'ancien Grand-Prêtre d'Amon, un des dieux du panthéon égyptien, mais un dieu déchu, depuis que le pharaon Aménophis a substitué à ce culte multiséculaire un monothéisme dédié au seul Aton, et pour lui-même changé son propre nom pour prendre celui d'Akhenaton. L'autre religieux est précisément le Grand-Prêtre du nouveau dieu. Gouvernant avisé, il sait que les affaires politiques vont mal, que le souverain n'est pas éternel et que le culte d'Amon a toutes chances d'être rétabli ; il souhaite donc sonder son futur rival, afin de voir s'ils pourraient tous deux s'entendre afin d'organiser ensemble l'avenir, quitte peut-être à hâter la fin du Pharaon.

- Quand le Grand Prêtre d'Aton appelle, je réponds sans délai.
- Si je n'étais sûr de votre sens de l'Etat...
- Qu'est-il auprès du vôtre ?
- Ainsi que de votre désintéressement, je n'aurais pas suscité cette rencontre. Il m'a donc suffi d'invoquer le zèle du bien public.

- Non plus que vous, je ne résiste à son appel.
- Qui n'en serait persuadé ? Toute votre carrière le prouve.
- Je suis seulement surpris par le lieu et le mystère de cette réunion.
- Elle exige le secret le plus rigoureux. Par chance, ces pyramides et ces nécropoles souterraines ont des labyrinthes et des caches, connus des seuls desservants. Ici, personne ne peut nous surprendre. Il est singulièrement nécessaire de protéger cet entretien ; car nous avons à parler de choses graves. Et urgentes. Nous devons nous confier... En toute franchise.
- J'y suis prêt. Je parlerai à cœur ouvert, cela va sans dire ! Aussi sincèrement que vous... Justement, ne jugez-vous pas quelque peu... inattendu d'être ainsi, l'un devant l'autre, aujourd'hui, dans un dialogue enveloppé d'un formidable appareil de précautions... Aujourd'hui, en tête à tête, après tant d'années que les dieux ont séparé nos destins ; depuis que jadis Aménophis a changé la religion. Et qu'à l'adoration d'Amon...
- Dont, vous aussi pontife, vous étiez le grand prêtre...
- Notre souverain substitua celle d'Aton ; il a bâti des temples à son dieu favori ; il l'a doté d'un clergé opulent...
- A qui le dites-vous ! Je ne le sais que trop !... Pharaon pense n'avoir jamais assez glorifié son très saint Patron ! Il ne sait comment témoigner plus et plus encore sa dépendance... Vous le savez bien : c'est pour mieux proclamer son allégeance, qu'il a changé de nom : Aménophis est devenu Akhenaton.
- Vous avez soutenu Akhenaton et désignant le pontife du nouveau culte, le souverain a fait choix de vous.
- Une charge redoutable, accablante.